

QUI EST L'AUTEUR DU ROMAN DE CALLIMAQUE ET DE CHRYSORRHOÉ?

Même si le roman de Callimaque et Chrysorrhôé est bien connu, qu'il nous soit permis de présenter en abrégé un résumé de son contenu :

Un roi qui avait trois fils voulait nommer comme son successeur le plus digne et le plus brave. Tous les trois fils aspiraient à la succession et cherchaient montrer leur bravoure en partant à la quête des aventures. Après quelque temps, ils arrivent à une prairie, et sur une montagne ils voient le château d'un Ogre ou d'un Dragon, qui est gardé par des monstres vivants et dont le revêtement est un mélange d'or, de pierres précieuses et de perles et dont les murailles sont sans accès possible. Tandis que les deux frères aînés ne veulent pas risquer un assaut, le troisième et plus jeune, Callimaque, ne se laisse pas intimider. Il reçoit par son frère aîné un anneau qui, mis dans sa bouche, lui donnerait des ailes pour échapper à chaque péril, et après que les frères furent partis en le laissant seul, il surpasse les murailles par un saut à sa lance.

Alors il entre dans un jardin extrêmement beau avec un bain merveilleux et ingénieusement arrangé, puis dans le château ensorcelé, il erre dans les chambres grandes et désertes et pleines de meubles éblouissants et de tables couvertes de mets de toutes sortes, et dans la salle la plus belle, ornée des peintures des dieux de l'antiquité, il trouve une jeune et jolie fille suspendue par les cheveux. Soudain on entend des cris et des bruits—l'Ogre vient. La jeune fille conseille à Callimaque de se cacher dans une jarre d'argent qui se trouvait là. Après avoir tourmenté la jeune fille, l'Ogre lui donne à manger; puis il prend un splendide repas lui-même et tombe dans un profond sommeil. Alors le jeune homme trouve l'occasion de sortir de la jarre et frappe l'Ogre avec son épée de bois mais ne réussit pas à l'éveiller. La jeune fille lui conseille de chercher l'épée de l'Ogre, et après l'avoir trouvée le jeune homme tue le monstre. Ensuite il détache la jeune fille et couvre sa nudité d'une robe fine, et sur sa demande il raconte sa propre

histoire. La jeune fille raconte à son tour ce qui lui est arrivé. Elle s'appellait Chrysorrhôé et était une princesse, l'Ogre avait tué ses parents pour la prendre; il l'avait torturée, mais elle était restée vierge.

Chrysorrhôé remercie Callimaque et se donne à lui. Leur bonheur fut le plus grand, mais de courte durée. Un autre prince, un roi, ayant passé par le château, tombe amoureux de la jeune fille, il retourne dans sa patrie pour rassembler une armée et s'en va pour s'emparer du château. Mais il était tombé malade de sa grande passion. Alors une vieille sorcière se présente en promettant de le guérir, elle lui montre une pomme d'or qui selon une sentence a un pouvoir magique qui dit que l'homme, dans le sein duquel on mettra cette pomme, sera mort à l'instant, mais si on l'applique au nez du mort, il reprendra la vie.

Puis la sorcière conduit le roi amoureux avec cent compagnons armés au château de l'Ogre et lui ordonne d'attendre en dehors du château. Elle-même se retire et transforme un de ses démons en un dragon. Celui-ci fait semblant de prendre la sorcière, elle crie et Callimaque sortant du château vient à son secours et tue le démon. Simulant la reconnaissance elle donne la pomme à son libérateur qui la cache dans son sein, et Callimaque tombe dans une somnolence pareille à la mort. Chrysorrhôé sort précipitamment du château et fut prise et enlevée par le roi qui se tenait en embuscade.

Mais les deux frères de Callimaque, ayant vu en rêve qu'il se trouvait en danger, se rendent en hâte au château et le trouvent mort, la pomme sur la poitrine, et ayant lu l'inscription de la pomme ils la lui firent sentir. Alors Callimaque revient à la vie. Il cherche Chrysorrhôé, mais il ne la voit nulle part et se mit en route pour la retrouver. Il parcourt les pays et rencontre enfin un homme vêtu de noir qui lui raconte que sur l'ordre de la reine tout le monde est obligé de revêtir la tenue de deuil. Ainsi Callimaque entend l'histoire de la reine et apprend qu'elle n'est autre que Chrysorrhôé. Déguisé il entre en service du jardinier du roi qui a pris son amie. Pour se faire reconnaître par la reine il prend l'anneau qu'il a reçu de Chrysorrhôé lors de leur séjour au château de l'Ogre et l'attache à un bigaradier dans le jardin. La jeune femme aperçoit l'anneau, Callimaque se présente apportant des roses, et les jeunes gens se reconnaissent. Chaque nuit il la trouve dans le jardin et ils passent ensemble des heures belles et heureuses.

Mais les eunuques, ayant éventé le secret, rapportent toute l'affaire au roi. Les jeunes gens sont emmenés devant le tribunal. Chrysorrhôé fait entendre un plaidoyer fin et touchant, et en révélant Callimaque qui raconte toute son histoire, elle convainc le roi. Celui-ci ordonne que la sorcière soit brûlée et délivre Callimaque et Chrysorrhôé qui retournent au château de l'Ogre.

Dans ce roman on peut voir plusieurs éléments. Ce qui saute aux yeux à la première vue, c'est la ressemblance avec les contes et mythes populaires. L'atmosphère un peu vague et indéfinie, qui est typique pour les contes, se trouve ici. On rencontre des expressions qui rappellent celles des mythes, des répétitions également, c'est-à-dire les événements précédents reviennent à plusieurs reprises. La sorcière et l'Ogre qui a pris la princesse et la tourmente appartiennent au monde des merveilles magiques. L'auteur s'est servi des éléments qui se trouvent dans les contes, mais souvent il s'en éloigne, il les transforme et confond. En même temps on rencontre des allusions à la mythologie de l'antiquité et des parties qui rappellent l'étiquette de la cour byzantine avec des termes de la chancellerie impériale et avec des riches demeures byzantines dépeintes par un réalisme marqué.

Mais la dernière partie du roman, où Chrysorrhôé joue le premier rôle et qui raconte, comment les deux amants se retrouvent, n'a rien affaire avec les contes, elle est empreinte des souvenirs des anciens romans oratoires. Le poète qui est familier avec les contes byzantins contemporains a voulu composer un roman d'amour; peut-être pour cela son œuvre est plus décolorée que les vieux contes. Callimaque n'est pas un héros tel que Digenis Akritas, mais un homme aux sentiments chevaleresques de la cour de Manuel Comnène, aux sentiments humains qu'en vain on cherche dans les romans sophistiqués. En somme, c'est un roman purement grec, sans influence de la littérature occidentale.

La question de l'auteur de notre roman a été posée quelques fois. Dans les autres romans néo-grecs du moyen âge les noms d'auteur ne sont pas indiqués. De même dans le roman de Callimaque et Chrysorrhôé. C'est un usage qui souvent plus tard fait son entrée dans la littérature néo-grecque.

Lambros qui le premier a édité le roman dit que «le poète ne s'est pas donné une grande peine pour enfanter la fable qu'il voulait versifier; il n'a fait que mettre en vers un conte du peuple

grec, en le modifiant où bon lui semblait... On voit bien qu'on a affaire à un homme du peuple, qui n'est pas exempt de toute éducation et qui veut élever son langage jusqu'au faux atticisme des autres Byzantins». Quant à la date du roman, Lambros dit que sans doute le poète anonyme «vivait dans un temps où le goût des romans d'amour connus sous le titre de *scriptores erotici* n'était pas encore perdu», et il croit que le poète «devançait d'un demi-siècle au moins les temps de Manuel Comnène»¹.

Psichari croit que l'auteur est un homme du peuple et date le roman du XIIIe siècle².

Martini a publié une épigramme du poète byzantin Manuel Philès, dans laquelle il est fait allusion à un poème très proche du roman de Callimaque, et il considère ce poème comme identique à notre roman. L'auteur est nommé dans l'épigramme, c'est Andronic Paléologue, fils du sebastocrator Constantin et cousin de l'empereur Andronic II³. Le prince Andronic était né quelques années après 1261 et Philès était mort avant 1341. Le roman serait donc composé après 1285, où le prince avait vingt et quelques ans, et avant 1340.

Dieterich considère notre roman comme le roman néo-grec le plus ancien, composé d'après plusieurs éléments des contes populaires et contenant plusieurs traits du roman byzantin, auquel il ressemble beaucoup. Il dit que la composition date probablement du XIIIe siècle, mais il ne se prononce pas sur l'auteur⁴.

Krumbacher voit en ce roman un remaniement de plusieurs contes populaires, il constate que l'auteur a «quelques connaissances acquises à l'école» et qu'il utilise des éléments qui trahissent l'influence des romans sophistiques, et il suppose que le roman provient du XIIIe siècle. Le grand savant allemand considère l'épigramme de Philès comme un témoignage «malheureusement non tout à fait sûr de la découverte de l'auteur»⁵.

¹ *Sp. Lambros*, Collection de romans grecs, Paris 1880, p. LXXVII.

² *J. Psichari*, Essai de grammaire historique néo-grecque, Paris 1886-1889, t. I, p. 6, 70, t. II, p. 19.

³ *Em. Martini*, A proposito d'una poesia inedita di Manuel File dans Reale Istituto Lombardo, Rendiconti, Sér. II, Vol. XXIX, Milan 1896.

⁴ *K. Dieterich*, Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Litteratur, Leipzig 1902, p. 73.

⁵ *K. Krumbacher*, Geschichte der byzantinischen Litteratur, München 1907, p. 556 : «... einen leider nicht völlig sicheren Anhaltspunkt zur Ermittlung des Verfassers...».

Montelatici remarque que le roman présente une fidélité évidente aux romans sophistiqués ; il ne s'exprime pas sur l'auteur ¹.

Hesseling croit que l'auteur est un poète populaire qu'il oppose aux savants de cabinet ².

Voutieridis dit qu'il n'est pas invraisemblable que le poète ait composé son oeuvre d'après le modèle d'un ou de plusieurs contes de son époque, en se servant dans son résumé aussi des éléments de la littérature antérieure et par là rappelant souvent les romans sophistiqués et les romans de son temps composés en langue ancienne. Le roman présente avec évidence des légendes grecques de l'époque précédente et des contes orientaux populaires. Le poète est inconnu. Faute des preuves convaincantes il est également impossible de fixer la date de la composition du roman. En tous cas il doit être écrit avant le XIII^e siècle. À cause de sa langue il est digne d'attention en montrant les efforts de s'éloigner de la tradition savante et de créer une oeuvre littéraire plus vivante ³.

Iorga dit que le roman date du XIII^e siècle, mais il ne s'exprime pas sur l'auteur ⁴.

Schissel remarque que le roman reflète l'atmosphère de l'époque des Paléologues, et il le date de la fin du XIII^e siècle. Il ne se prononce pas non plus sur l'auteur ⁵.

Kambanis constate que le roman, le plus ancien des romans de ce genre, est composé d'après plusieurs contes populaires. Le poète est un savant qui a des connaissances mythologiques et qui continue les romans de l'époque des Comnènes ⁶.

Dimaras voit aussi en le roman la dépendance de plusieurs contes, mais il ne se prononce pas ni sur l'auteur ni sur la date de l'oeuvre ⁷.

¹ G. Montelatici, Storia della letteratura bizantina, Milan 1916, p. 191.

² D. C. Hesseling, Essai sur la civilisation byzantine, Paris 1907, p. 349.

³ I. P. Voutieridis, Σύνομη Ιστορία της βυζαντινικής λογοτεχνίας, Athènes 1933, p. 69.

⁴ N. Iorga, Histoire de la vie byzantine, t. 2, Bucarest 1934, p. 279.

⁵ O. Schissel, Der byzantinische Garten dans Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.—hist. Klasse, Sitzungsberichte 221, Band 2, Abhandlungen, Wien und Leipzig 1942, p. 31 suiv.

⁶ A. Kambanis, Ιστορία της νέας ελληνικής λογοτεχνίας, Athènes 1948, p. 38.

⁷ K. Th. Dimaras, Ιστορία της βυζαντινικής λογοτεχνίας, t. 1, Athènes 1948, p. 35.

Bréhier qui semble se rallier à l'avis de Martini dit que le roman est l'oeuvre d'un prince Paléologue, Andronique, «fils d'un cousin de l'empereur Andronic»¹.

Lavagnini rappelle également les thèmes fabuleux qui se sont enlacés dans le roman. L'auteur qui connaît bien la mythologie ne manque pas de culture, il présente quelque chose de nouveau dans ses descriptions et un goût pour la vie et la vérité humaines qu'on cherche en vain dans les romans sophistiqués. Le savant italien ne se prononce pas sur l'auteur ni sur la chronologie du roman².

Megas fait valoir que les éléments essentiels du roman proviennent du monde merveilleux et surnaturel du conte; d'après lui le poète, au début, a voulu présenter un conte en vers, dont il a changé le thème en une histoire d'amour, et pour cela il a simplifié et changé plusieurs éléments légendaires et emprunté bien des choses qui se trouvent dans les romans de son époque ou d'une époque précédente; les figures de la narration du conte, à son insu et malgré lui, il les a fait passer du caractère vague et de l'anonymat du conte dans le monde du roman. M. Megas ne s'exprime pas sur l'auteur de ce roman³.

Kriaras constate que l'auteur du roman utilise plusieurs épisodes et éléments légendaires mais que souvent il s'en éloigne. Le savant grec remarque, comment les relations du roman avec le monde du conte s'arrêtent définitivement aux événements de la deuxième partie du roman, c'est-à-dire quand Callimaque se prépare à délivrer Chrysorrhôé du roi rival. D'après M. Kriaras, le roman doit être considéré comme le plus grec des romans postbyzantins et sans dépendance de la littérature médiévale de l'Europe. Familier avec les contes byzantins contemporains, l'auteur a puisé dans ceux-ci, mais les nombreuses fois où il s'éloigne de l'esprit des contes prouvent que son intention était d'écrire une histoire d'amour, un roman, pour la composition duquel il considérait comme utiles plusieurs éléments des contes, mais aussi des éléments tirés des romans antérieurs qui proviennent d'un monde sans rapport avec les contes médiévaux. Pour dater le roman, M. Kriaras trouve un terme moyen : sa composition, au point de vue esthétique

¹ L. Bréhier, *La civilisation byzantine*, Paris 1950, p. 401.

² B. Lavagnini, *Storia della letteratura neollica*, Milan 1954, p. 36.

³ G. A. Megas, *Καλλιμάχου και Χρυσορρόης υπόθεσις* (étude composée en 1951) dans *Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier*, t. 2, Athènes 1956.

et littéraire, l'éloigne de la tradition des romans du XII^e siècle, mais il n'a pas de rapport non plus avec l'esprit chevaleresque de l'Occident qui fait son entrée aux XIII^e et XIV^e siècles. Quant à l'hypothèse de Martini, M. Kriaras ne croit pas que, par les informations vagues qui se trouvent dans l'épigramme de Philès, le problème de l'auteur du roman soit résolu définitivement¹.

Pichard qui a fait paraître une nouvelle et belle édition du roman, voit en le roman de Callimaque un roman de la cour byzantine, dont le héros est un roi-chevalier. Bien que les contes populaires aient servi de base au roman, «ce folklore est très dépouillé et l'imagination de notre auteur est bien pâle à côté de celle des conteurs populaires», et «le folklore est devenu aristocratique». Plusieurs éléments trahissent la tradition directe des romans des Comnènes et des romans anciens. La date de la composition du roman est à placer entre 1310 et 1340. L'auteur est un homme de cour qui, d'une manière très réaliste, décrit le cadre où il vit, il est aussi un homme de lettres et un artiste du XIV^e siècle. Et pour l'identifier, M. Pichard reprend et soutient l'hypothèse de Martini: c'est Andronic Paléologue².

Schreiner dit que M. Pichard par ses arguments convainquants a réussi à accréditer que le roman, auquel Philès fait allusion, a été composé entre 1310 et 1340 par le prince Andronic³.

Pour mieux comprendre l'hypothèse de Martini, qu'il nous soit permis de reproduire le texte de l'épigramme de Philès, qui n'est pas facilement accessible à tous.

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑ ΕΙΣ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ΒΙΒΑΙΟΝ ΤΟΥ ΕΞΑΔΕΛΦΟΥ
ΤΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ

Ἴδού, φρενῶν θάλαμος εἰς κῆπον λόγων
καὶ πασιδάδες καὶ δεῖπνα καὶ πανηγύρεις.
πλὴν οὔτε κικτὸς οὔτε μυρρίνης κόμαι
τὸν εὐγενῆ κυκλοῦσι τοῦ μύθου γάμον,

¹ Βασική Βιβλιοθήκη τ. 2, Βυζαντινά ἱστορικά μυθιστορήματα, éd. Ε.μ. Κριαράς, Athènes 1955, p. 15, 23 suiv.

² M. Pichard, Le roman de Callimachos et Chrysorrhoeé dans Bulletin de l'Association Guillaume Budé n:o 3, 1955, p. 56-70, et son édition: Le roman de Callimaque et de Chrysorrhoeé, Introduction, Paris 1956.

³ H. Schreiner, Compte rendu de l'ouvrage de M. Pichard dans Byzantinische Zeitschrift, 51 (1958), 124-127.

ἀλλ' ὄπλα καὶ νοῦς καὶ ψυχῆς εὐανδρία 5
 καὶ δειλίας ἔρημος εὐελπισία
 καὶ κατὰ παντὸς δυσχεροῦς εὐτολμία.
 ὁ γὰρ ἀγαθὸς τῆς γραφῆς νυμφοσιόλος,
 ὁ νοῦς ὁ γοργός, ὁ πτερωτὸς εἰς λόγους,
 ὁ δημιουργὸς τῶν καλῶν τῶν ἐνθάδε, 10
 τῆς βασιλικῆς εὐρεθεὶς ρίζης κλάδος
 καὶ τῆς φυσικῆς ἐμφορηθεὶς ἰκμάδος
 τοιούσδε καρποὺς συμπερόντως ἐκφύει.
 σὺ δὲ σκόπει, βέλτιστε, τὸν νοῦν τῶν λόγων,
 καὶ σύνες εὐθὺς τοῦ σκοποῦ τῶν πραγμάτων, 15
 πρὸς γὰρ τὰ καλὰ προτροπὴν σοὶ δεικνύει,
 κἄν ἐμφάσεις ἔρωτος ἢ βίβλος φέρῃ
 καὶ γίνεται μὲν ἀκριβὲς παιδευμά σοι
 μῦθος πονηθεὶς εὐφυνῶς καὶ σωφρόνως,
 ἐνδείκνυται δὲ πανταχῇ τὸν τεχνίτην 20
 σοφὸν στρατηγὸν τῆς πλοκῆς ἢ πυκνότης.
 βούλει κατορθοῦν; πρὸς τὰ <τοῦ> τέλους βλέπε,
 καὶ σαυτὸν ἐγγύμναζε τοῖς πρώτοις πόνοις
 μηδὲν πρὸς αὐτοὺς εἰσβαλόντας ὀκλάσας.
 εἰ δ' οὐ κατορθοῦν, ἀλλ' ἀναπίπτειν θέλῃς, 25
 τὸ καλὸν αὐτόματον οὐ δεῖ σε κρίνειν.
 καὶ ῥέγγε λοιπὸν ἐκταθεὶς ἐπὶ κλίνης,
 μὴ καὶ ὕπανθῃ δυστυχῶς τὸ βιβλίον
 φυλλοκρινηθὲν ἐκ τριβῆς κακοσχόλου.
 χρῆ γὰρ συνιδεῖν τοὺς προσεκτικωτέρους 30
 ἀφ' ἑστίας, ὁ φασι, τὴν ἔνδον χάριν.
 διὰ μὲν οὖν ἄρχοντα δεῦρο ποῦ βλέπῃς
 τοῖς φιλιτάτοις βάσανον ἰσάνατα ξένην,
 βούλευμα πατρὸς δεξιὸν θαύμαζέ μοι
 τοῖς γὰρ πόνοις τίθησι μισθὸν τὸ κράτος, 35
 ὡς ἂν ὁ καμῶν εὐτυχέστερος μένοι.
 διὰ δὲ σιφῶς τὸν νεώτερον βλέπῃς
 ἄιτοντα θερμῶς καὶ σφριγῶντα πρὸς μάχας,
 μιμοῦ τὸ καλὸν καὶ κρατύνον τοῖς πόνοις,
 καὶ τῶν ἀπ' ἀρχῆς δυσχερῶν καταφρόνει· 40
 τοιοῦτον ἔλπις ἀρραγῆς τοῖς εὐψύχοις,
 οἷς καὶ πνιγηρὸς καὶ δυσέκβατος τόπος
 λειμῶν τίς ἐστι κἄν ἐπιτρέχῃ λέων,
 οὐδὲν θορυβεῖ· κἄν θρασὺς χαίρη δράκων,

οὐδέν τι καινόν· κἄν προβαίνωσι πλέον, 45
 καὶ τὰς πόλεις πορθοῦσι τῶν ἀλλοτριῶν.
 πρόελθε μικρόν, καὶ σκοπήσεις τὸν λόγον·
 ἰδοὺ γὰρ αὐτὸς ἐντυχῶν λέοντί που
 τὸν θῆρα νεκρὸν εὐθέως ἐργάζεται,
 καὶ δυσμενεῖς φύλακας εὐρῶν ἐν πόλει 50
 θαροεῖ κατ' αὐτῶν, καὶ σκυλεύει παρθένον,
 ἦν ὑπὸ δεσμοῖς ὁ δράκων ἠκίζετο,
 καὶ ζεύγνυται μὲν προσφυῶς τῇ παρθένῳ,
 ληίζεται δὲ τὸν χρυσὸν καὶ τοὺς λίθους.
 καὶ τὸν ἰοσοῦτιον ἄλβον ἀθροίσας μόνος 55
 φαιδρὰς ἑαυτῷ τεκτονεύει πασιτάδας.
 ἕως μὲν οὖν ἔκαμνεν ὁ στεφανίτης,
 ἐν τοῖς λυπηροῖς ἠδέως ἐσφάζετο·
 ἄφ' οὗ δὲ λαβὼν τὴν χρυσοῦν ὄλην πόλιν
 ταῖς ἡδοναῖς ἐφῆκε ταῖς ἐκ τῆς κόρης, 60
 νεκρὸς παρευθὺς ἐν κενῷ γῆς εὐρέθη
 γροᾶς πονηρᾶς ἐμβαλούσης τὸν δόλον,
 εἶπεῖν δὲ ταῦτόν, τὴν φθορὰν τὴν ἐσχάτην
 εἰς χρυσοτέυκτον μῆλον, ᾧ ξένε, πλάνης,
 ὡς ἂν συληθῆι τῆς γυναικὸς ἡ χάρις, 65
 κἄν τινα τοῦτο μυστικὴν κρυπτὸν ζέσιν
 τὸν τεθνεῶτα ζῶντα δεικνύη πάλιν,
 ὅς τῆς γυναικὸς λησιρικῶς ἠρπαγμένης
 ὡς ἐξ ὑπαρχῆς ἄλλον ᾧδίνει πόνον·
 ἵνα δὲ τὸν τύραννον ἐμφρόνως λάθῃ, 70
 καὶ τῆς γυναικὸς τῆς καλῆς αὐθις τύχη,
 στολὴν φέρων μέλαιναν εἰς κῆπον τρέχει,
 καὶ λαχανηρῶν ἐστιᾶται φροντίδων.
 καὶ συλλέγει μὲν ἦρος ἐν σκεύει ῥόδα,
 ῥιπιτεῖ δ' ἐπ' αὐτοῖς τὸν χρυσοῦν δακτύλιον, 75
 ὅς γίνεται ζῶν καὶ λαλῶν κήρυξ τάχα
 καὶ νυμφαγωγὸς χαρμονῆς παλιμβίου.
 κἄν ἢ πτερωθεὶς τῷ χρυσῷ τῆς σφενδόνης,
 ὁ τῆς γυναικὸς τῆς καλῆς ῥύστης γίγας
 ἀφῆκε τὸ πνεῖν τοῦ χρυσοῦ φθάντος δόλου, 80
 ὅταν τὸ λυτιᾶν εἶχεν εἰς ἀπλησίαν·
 καὶ πέπλον ἄβρον συμβαλὼν ἐξ ἀνθέων,
 ἐδεξιοῦτο τὴν φθορὰν τῆς παρθένου.
 πλὴν ἄλλὰ τὸν νοῦν μυστικώτερον σκόπει,

καὶ γινῶθι σαυτὸν ἀπὸ τῶν εἰρημένων. 85
 θεὸς πατήρ σός, ἀλλὰ πιπιτέω θράσος.
 εἰ γοῦν μετασχεῖν τῆς βασιλείας θέλεις,
 ἦν αὐτὸς ἡτοίμασε καὶ προῦθηκέ σοι,
 γενοῦ λογισμῶν ἐμπαθῶν ἀντισιάτης·
 κἄν ταῖς πνιγηραῖς καὶ σιENAῖς διεξόδοις, 90
 τοῦ δυσχεροῦς μάλιστα φαιδρύνου βίου,
 καὶ τέμνε γοργῶς τοῦ Σατᾶν τὰς ἐνστάσεις
 τὴν πίστιν οὐχῶν τὴν καλὴν πανοπλίαν,
 ὡς ἂν διελθὼν εὐγενῶς σου τὰς τρίβους
 εὖρης τὸ κατάπανμα τῆς σωτηρίας, 95
 καὶ τῆς ψυχῆς τὸ κάλλος ἀνθρώσας ὅσον
 τῷ μυστικῷ δράκοντι τὰς κρᾶτας τέμης.
 πλὴν μὴ πρὸς ὄρμας ἐκλυθῆς φιληδόνουσ,
 μὴ πῶς ὁ δακτύλιος ὄν λαβὼν ἔχεις,
 εἴτουν ὁ καινὸς ἀρραβὼν τοῦ πνεύματος, 100
 εἰς οὐ θεμιτὰς ἐκτροπὰς ὑβρισμένους
 ἀναρριπισθῆ, καὶ φθαρῆς παραντίκα,
 καὶ ζημιωθῆς τὴν ψυχὴν τὴν σύζυγον,
 ἦν ὁ φθορεὺς τύραννος ἀρπάσαι θέλων
 πρὸς τὰς ἐπιφθὰς τῶν γραῶν ἀποτρέχει. 105
 κἄν ἀρπάσας λάθῃ σε τὴν σωτηρίαν
 ἀντισοφίζου τοῦτον εἰς ὄρακος μέλαν,
 καὶ κρύπτε σαυτὸν ἀγνοοῦμενον τέως,
 καὶ τῶν καλῶν μόσχευε τὴν παγκαρπίαν,
 ἕως ὁ δακτύλιος, ἡ θεία χάρις, 110
 ἡ ζωοποιὸς εὐμενῶς ἀνηγμένη,
 πάλιν συνάψῃ τῇ καλῇ σε συζύγῳ
 καὶ τὴν ποθεινὴν τοῦ πατρὸς δόξαν λάβῃς,
 καὶ ζῆς ἐν αὐτῷ καὶ τρυφᾷ παρ' ἀγγέλοις
 εἰς τὴν καλὴν πατρίδα τῆς ἀφθαρσίας. 115
 ὦ νοῦς λόγων δύνάμιν ἀρρήτων χέας
 εἰς τὰς ἀμυδρὰς εἰκόνας τῶν πραγμάτων·
 πῶς ἐγχεῖσας μέλιτι θυμῆρου μύθου
 τὰ τῶν πόνων φάρμακα τῶν ἔκουσίων
 εὐρωσιᾶς κίρνησι μυστικῆς πόμα ; 120
 ὁ μὲν γὰρ εἰς ἔρωτας ἐμπαθεῖς ῥέπων
 ἀπαγορεύσει καὶ μισήσει τοὺς πόνους·
 ὁ δ' εἰς τὸ καλὸν εὐγενῶς ἀνατρέχων
 βραχεῖς νομιεῖ τοὺς καμάτους εὐθέως.

des sentiments du coeur, des chambres nuptiales et repas et jouissances. C'est un ouvrage, où «le noble mariage du conte» n'est pas orné de lierre et de feuilles de myrtes, mais où il est le résultat de la bravoure en armes et du triomphe de toute difficulté. Il faut regarder le sens des mots et se rendre compte du fond des choses. Le livre présente au lecteur un goût pour le bien, même s'il explique une histoire d'amour, et le conte narré d'une façon heureuse et sage lui sera une leçon exacte, en montrant partout l'artiste et le savant maître de l'intrigue. Si on veut réussir, il faut regarder la fin et ne pas plier devant les premières peines. Donc on ne doit pas se méprendre sur le sens du livre, mais le lire avec attention et découvrir la grâce qui s'y trouve.

V. 32-44 : Quand on trouve ici, dit Philès, en commençant son résumé du livre, un seigneur qui propose à ses chers fils une épreuve extraordinaire, il faut admirer le conseil prudent du père : il offre au plus heureux le royaume comme récompense de ses peines. Et quand on voit le fils, le plus jeune qui, vigoureux, s'élançe impétueusement vers les batailles, il faut imiter la bravoure, tenir bon aux peines et mépriser les choses difficiles au début; c'est toujours l'espoir intact des courageux, auxquels un lieu effrayant et de passage difficile est une prairie; il ne faut pas avoir peur, même si un lion arrive, non plus si un dragon affreux ouvre sa gueule. Philès s'arrête immédiatement au plus jeune, qui est le plus courageux, et invite le lecteur à suivre son exemple.

V. 45-56 : Philès raconte, comment les frères poursuivent leur route et s'emparent de villes ennemies, mais il invite le lecteur à observer le plus jeune qui est le héros principal. Le voici, lui, qui rencontre un lion quelque part et le tue tout de suite, il trouve dans une ville des gardes terribles, les affronte et arrache une jeune fille qu'un Ogre avait enchaînée. Le héros s'unit à elle, et comme butin il prend de l'or et des pierres précieuses. Ayant rassemblé seul une telle richesse, il construit pour lui-même de brillantes chambres nuptiales.

V. 57-69 : Cependant le vainqueur, après s'être bien débrouillé dans les conditions pénibles et après avoir pris la ville d'or, se livre aux plaisirs que lui donne la jeune fille. Mais subitement il meurt et tombe «dans le vide», une méchante femme ayant employé la ruse, en lui causant «la perte extrême», par une pomme

d'or, une pomme de maléfices, qui lui fait perdre la jeune fille, mais cette pomme cache «une chaleur mystérieuse», qui de nouveau reveillera le mort et le rendra à la vie. Alors la fille étant enlevée le héros éprouvera de nouvelles peines.

V. 70-77: Pour être inconnu du tyran, c'est-à-dire du roi qui a enlevé la jeune fille, et pour retrouver sa belle, le héros prend des vêtements de deuil et entre dans le jardin, où il s'occupe de la culture du potager. Ici il cueille des roses et jette au-dessus un anneau d'or qui, comme «un messenger vivant et parlant» annoncera qu'il est revenu à la vie et qui lui fait retrouver sa bien-aimée et connaître le bonheur de nouveau.

V. 78-83 contiennent quelques allusions très brèves se rapportant aux objets qui, d'après Philès, bien que pas tous nommés par lui ci-dessus, ont joué un certain rôle dans le livre: l'anneau d'or qui pouvait faire voler celui qui le portait, la pomme d'or fallacieuse de la sorcière et le merveilleux vêtement que mit la jeune fille après sa délivrance dans le château de l'Ogre.

V. 84-115: Ici Philès cherche à développer le sens moral qui à son avis est à tirer du livre. Si on veut entrer dans le royaume de Dieu, il faut résister à toute passion, même dans les embarras et les difficultés, il faut réfuter résolument les objections de Satan, il faut, en se confiant à la belle panoplie de la foi, aller contempler la beauté de l'âme et couper les têtes de l'Ogre mystique, alors, en passant courageusement par les grandes routes, on va trouver le salut, et l'anneau qu'on porte sera un nouveau gage de l'alliance. Si l'homme se livre aux plaisirs, il sera aussitôt perdu, et un tyran enlèvera l'âme, son épouse, en se servant de la magie des sorcières. Alors l'homme devra se cacher sous un vêtement noir pour retrouver et développer tous les fruits du bien, et l'anneau, c'est-à-dire la grâce divine, le réunira à sa femme aimée et lui rendra la gloire du Père, de sorte qu'il vivra près des anges dans la patrie de l'intégrité.

V. 116-150: Les moralités continuent. Par le mélange du miel d'un conte agréable avec «les poisons des douleurs volontaires» il s'est créé «un boisson de force mystique». Celui qui est disposé aux amours passionnés, il haïra les souffrances, et celui qui noblement court vers le bien, il considère les efforts comme petits. Si on sur les inscriptions des pierres veut considérer les

caractères des vertus comme presque vivant en eux-mêmes, si on s'intéresse aux descriptions de bains, de parcs et de bosquets, si on aime les victoires, les luttes d'amour, une vie pure, tout se trouve dans ce livre-ci. Puis Philès fait l'éloge de l'auteur pour sa fantaisie et ses belles pensées.

V. 151 - 161 : Enfin Philès révèle l'auteur : c'est Andronic Paléologue, fils du sébastocrator Constantin.

Le prince Andronic a composé un récit d'amour, c'est indiscutable, mais ce récit est-il le roman de Callimaque et Chrysorrhôé ?

Les conformités entre le roman et le récit auquel Philès fait allusion sautent aux yeux à la première vue : le roi avec ses fils (le roman v. 25 - 42¹, Philès v. 32 - 33); sa décision (le roman v. 45 - 67, Philès v. 34 - 36); le départ des frères (le roman v. 74, Philès v. 45 - 46); la bravoure du plus jeune (le roman v. 101 suiv., Philès v. 37 suiv.); les gardes terribles (le roman v. 189 - 193, 1148, Philès v. 50); la prise de la ville ou du château (le roman v. 276, Philès v. 59); le meurtre de l'Ogre (le roman v. 579 - 580, Philès v. 97); la délivrance de la jeune fille (le roman v. 581, Philès v. 51, 79); l'union du héros avec elle (le roman v. 760 suiv., Philès v. 53, 60); la mort imprévue du héros (le roman v. 1311, Philès v. 61, 80); la ruse de la sorcière (le roman v. 1304 suiv., Philès v. 62, 80).

Pour cette partie, ce ne sont pas seulement les faits qui sont les mêmes, on trouve aussi les mêmes détails et les mêmes descriptions plus ou moins développées : Le royaume comme récompense au plus brave des fils (le roman v. 46, Philès v. 35); l'anneau d'or qui avait la force de faire voler celui qui la portait (le roman v. 264 - 265, 1554 - 1555, Philès v. 78); l'empressement et la ferveur du plus jeune des frères (le roman v. 234 suiv., Philès v. 37 suiv.); le butin de perles et de pierres précieuses (le roman v. 182, 196, 237, 316, 382 etc., Philès v. 54); la pomme maléfique de la sorcière (le roman v. 1308, 1562, Philès v. 64 - 67); l'enlèvement de la jeune fille (le roman v. 1322, Philès v. 68); la présence du bain, des parcs et des bosquets dans le château de l'Ogre (le roman 291 suiv., Philès v. 130 - 131).

On rencontre aussi quelques ressemblances dans la seconde

¹ Nous suivons le numérotage des vers qui se trouve dans l'édition de M. Pichard.

partie de cette histoire: les vêtements de deuil (le roman v. 1509, Philès v. 72); l'arrivée du héros au jardin du roi rival et son occupation de porteur d'eau (le roman v. 1633, 1652, Philès v. 72-73); l'anneau d'or comme messager (le roman v. 1722, 1746, Philès v. 75-77, 99-100).

Mais regardons les différences.

Dans le prologue du roman (v. 4-23) l'auteur veut souligner la joie et la douleur que présente le livre et les tourments doux et amers de l'amour qu'on y trouve. C'est une histoire d'amour d'après le modèle des anciens romans que l'auteur a composée. Dans son introduction (v. 1-31) Philès tient à présenter des admonestations morales qu'il développe encore en donnant la première place aux méditations édifiantes. Il veut souligner la valeur morale d'un livre qu'il a lu, en prêtant un sens caché et profond aux événements (v. 14-15).

Tout d'abord il faut remarquer que dans son épigramme Philès donne en premier lieu le résumé d'un récit et puis une interprétation symbolique ou un commentaire moral des épisodes du même récit (cfr v. 14-15 et 84-85). Le résumé et le commentaire ne concordent pas toujours.

Dans son résumé Philès parle d'un lion que Callimaque trouve quelque part et tue tout de suite (v. 48-49), dans le commentaire on doit couper les têtes de l'Ogre mystérieux après avoir regardé la beauté de l'âme, c'est-à-dire la jeune fille (v. 96-97); Philès, aux vers 43-44, parle d'un lion et d'un ogre. Dans le roman le lion ne figure nulle part.

L'auteur du roman raconte, comment les trois frères voient des monstres vivants, de véritables dragons, qui gardaient les portes du château de l'Ogre (p.ex. v. 189-190, 218). Philès, dans son résumé (v. 50-51), dit que le héros trouve des gardiens malveillants dans une ville, il parle encore d'une ville (v. 59). C'est vrai que l'auteur du roman parle aussi d'une ville (v. 205, 367, 1461), mais les monstres gardaient le château, dont le mot ne figure pas dans le résumé de Philès. Dans ce résumé le héros affronte les gardes résolument (v. 51) et dans le commentaire il faut «couper avec impétuosité la résistance de Satan» (v. 92), mais dans le roman Callimaque s'élance sur les remparts par un saut à sa lance (v. 273).

La jeune fille, Chrysorrhœé, est dans le résumé de Philès

(v. 52) enchaînée, tandis que dans le roman (v. 450) elle est suspendue par les cheveux.

La pomme maléfique, d'après le résumé de Philès, cache une «chaleur mystérieuse» qui peut ranimer le mort (v. 66 - 67), mais dans le roman le mort revivra, si on applique la pomme à son nez (v. 1212).

Pour être inconnu et pour retrouver son amie, Callimaque, dans le résumé de Philès, prend le deuil (v. 72), aussi dans le commentaire il faut se rendre méconnaissable et se revêtir de noir (v. 107 - 108), tandis que dans le roman tous les habitants portent des vêtements de deuil (v. 1509 et passim), mais il n'est pas dit que Callimaque s'est habillé de la même façon.

Dans le jardin du roi rival, Callimaque, d'après le résumé de Philès, s'occupe de la culture du potager (v. 73), cueille des roses et jette au dessus un anneau d'or qui annoncera sa présence (v. 74 - 77), et dans le commentaire Philès parle de l'anneau. «la grâce divine», qui réunira le héros à son amie (v. 110, 112). L'auteur du roman raconte, comment Callimaque ne s'occupe expressément pas de la culture du potager mais sert de porteur d'eau et d'arroseur du jardin (v. 1669), et l'anneau d'or, il l'attache à une bigarade, ayant aperçu un bigaradier tout près de lui (v. 1746).

Il faut aussi remarquer, que les noms des deux héros manquent dans le résumé de Philès. C'est vrai que les noms de personne sont très peu nombreux dans le roman; sauf Callimaque et Chrysorrhôé, l'auteur ne nomme qu'une fois—comme par hasard (peut-être une interpolation postérieure)—les noms des frères de Callimaque (v. 1388, 1393), mais ni son père, si son rival, ni la sorcière ne figurent sous nom.

Ces divergences sont insignifiantes et de peu d'importance, c'est vrai, mais on ne peut les laisser tout à fait de côté. Si Philès avait lu avec attention le roman—ce qu'on doit supposer—il n'aurait pas fait les erreurs qui se trouvent dans son résumé. Et bien qu'il eût l'intention de présenter une leçon de morale, il aurait dû suivre le texte du roman plus scrupuleusement.

Mais le résumé de Philès est très défectueux, fragmentaire et incohérent, et les omissions qu'il a faites ici et dans son interprétation du livre en question sont plus marquées.

Le roman contient une description détaillée de la campagne des trois frères (v. 76 suiv.). Dans son résumé Philès dit seulement qu'ils se sont emparés des villes ennemies (v. 46), et dans

le commentaire (v. 94) il est question de passer courageusement par de grandes routes.

La description du château de l'Ogre qui prend une place considérable dans le roman (v. 178 suiv. 276 suiv.) manque dans le résumé de Philès, qui ne parle que de l'or et des pierres précieuses, que le héros a pris comme butin (v. 54), et qui ajoute que celui-ci construit pour lui-même des maisons ou des chambres resplendissantes (v. 56). Ce dernier supplément n'a pas de correspondance dans le roman, où le château était prêt et où les salles merveilleuses existaient déjà. Dans le roman, Callimaque regarde toutes les richesses qu'il trouve dans le château (v. 278 suiv.), il n'en sent pas admiration mais embarras et inquiétude (v. 370, 386), c'est la beauté de la jeune fille qui l'impressionne le plus (v. 466-468), et la jouissance de la nature ravissante, par les deux jeunes gens ensemble (v. 830 suiv.), prend une place marquée. Peut-être il y a une allusion aux merveilles du château dans les vers 1-2 et 130-131 de l'épigramme, mais dans son résumé Philès a omis ces parties.

Mais il y a tant d'épisodes importantes pour la compréhension du livre qui manquent dans le résumé de Philès, comme aussi tant de descriptions font défaut qui pourraient inviter à des méditations correspondantes à l'interprétation du poète byzantin. Dans son résumé il ne parle pas de toute l'histoire de Chrysorrhôé (le roman v. 627 suiv.), il n'a rien à dire sur les intrigues ourdies par la sorcière et le roi rival contre le héros (le roman v. 846 suiv.)—dans le commentaire on en trouve peut-être une vague allusion (Philès v. 104-105)—il n'a rien à dire sur le réveil de Callimaque et sur l'aide prêtée par ses frères (le roman v. 1349 suiv.), rien sur sa route au château du roi rival et ses informations sur Chrysorrhôé (le roman v. 1468 suiv.), si on ne veut pas interpréter les vers 78-83 de l'épigramme comme une allusion aux pensées de Callimaque exprimées dans les vers 1553-1563 du roman. Après avoir parlé de l'anneau d'or comme signe de reconnaissance, Philès interrompt subitement son résumé. On demande quelques mots ou quelques allusions aux entretiens des deux héros dans le jardin du roi rival, à la dénonciation des eunuques, à l'accusation devant le tribunal, au beau discours de Chrysorrhôé et à l'acquittement des jeunes gens.

Dans la première partie du roman c'est Callimaque qui joue le rôle le plus important, dans la seconde partie c'est Chrysor-

rhôé qui occupe le premier plan. Si la jeune fille représentait la beauté de l'âme (Philès v. 96, cfr v. 103), on attend dans le résumé de Philès quelques mots sur la réunion et la délivrance des jeunes gens après tant de peines et d'aventures.

L'hypothèse de Martini, reprise par Bréhier et soutenue et encore développée par M. Pichard, est très séduisante, surtout grâce aux commentaires si intéressants de ce dernier savant français. Les conformités entre le roman que nous connaissons et le récit auquel Philès fait allusion sont grandes, mais on ne peut fermer les yeux aux divergences. On n'est pas trop scrupuleux, si on demande à Philès d'avoir suivi les événements du livre dont il fait l'éloge un peu plus exactement. C'est vrai qu'il était un poète mondain, auquel une certaine liberté d'imagination serait permise, c'est vrai qu'il a voulu donner un caractère édifiant au récit qu'il a lu, mais il y a toute raison de s'étonner pourquoi il ne s'est pas tenu plus proche du texte et pourquoi il a omis les plus belles parties du roman, quand il s'agissait d'un auteur assez connu tel que le prince Andronic Paléologue, qui était encore en vie lors de la composition de l'épigramme.

Si on veut, d'après le résumé de Philès, reconstruire le récit qu'il a eu devant ses yeux, on entre dans le monde des contes. Nous connaissons plusieurs contes, où on retrouve les éléments qui figurent dans le livre dont Philès fait l'éloge¹. On a l'impression qu'il s'agit d'un livre ou d'un récit uniquement basé sur les éléments d'un monde fabuleux. Philès dit aussi que c'est un *μῦθος* (v. 4, 19, 118), non un *διήγημα* qui est l'objet de sa louange. Si ce récit a été composé en vers ou en prose, en langue ancienne ou en langue vulgaire, nous ne le savons pas. Dans la riche littérature byzantine sans doute il a existé de nombreuses œuvres de ce genre qui maintenant ont disparu. Lambros, après avoir rappelé que le roman de Callimaque ne diffère pas des contes de fée

¹ Dans le riche trésor des contes grecs on rencontre de nombreux exemples des scènes et épisodes qui rappellent les événements racontés dans l'épigramme de Philès. Les savants qui se sont occupés de l'influence du monde fabuleux sur les romans du moyen âge renvoient souvent aux contes qui se trouvent dans *J. G. von Hahn, Griechische und albanesische Märchen, I - II, Leipzig 1864*; tout particulièrement un conte, appelé «Jean le Fort» (*Der starke Hans*), a attiré leurs intérêts à cause des ressemblances qu'à certains égards il montre avec le roman de Callimaque.

plus qu'ils ne diffèrent entre eux, dit qu' «en outre il peut se faire qu'il y ait une version de ce conte inédite, qui contienne parfaitement le même développement de la fable que notre roman»¹. On peut supposer que le prince Andronic en a composé un, d'où Philès a voulu tirer une leçon de morale, et qu'un autre a servi de base au roman de Callimaque. Un conte a été le point de départ pour les deux œuvres.

Tandis que le résumé de Philès trahit l'atmosphère du monde fabuleux des contes, le roman de Callimaque présente un mélange des contes et des romans d'amour d'une époque précédente. Assez souvent il s'est éloigné des contes pour entrer dans le milieu des romans d'amour. MM. Megas et Kriaras se sont exprimés d'une façon claire et nette sur les éléments fabuleux du roman et le rôle qu'ils ont joué dans son atmosphère héroïque et amoureuse. Le roman se trouve dans un seul manuscrit probablement du XVI^e siècle; il y a là des lacunes et des contradictions, et tout porte à croire que ce manuscrit présente le remaniement d'une œuvre antérieure; les versions conservées des romans grecs du moyen âge ne représentent pas toujours la forme originale du texte, mais souvent des remaniements tardifs. Ensuite on pourrait supposer que la pièce originale à son tour, en empruntant une partie (la première partie du roman) au monde des contes et une autre (la seconde partie du roman) aux romans d'amour en vogue à cette époque, a réuni les deux parties à un ensemble, où les deux éléments se sont confondus et se trouvent changés dans les deux parties du roman. Les répétitions et les résumés des événements précédents qu'on trouve surtout dans la deuxième partie du roman peuvent s'être expliqués non seulement comme des éléments littéraires analogues à ce qu'on lit dans les contes, mais aussi comme des liens faits pour réunir les deux parties. Plusieurs détails—parfois contradictoires—peuvent s'interpréter comme se référant à deux sources différentes. P. ex. quand on lit comment Callimaque, après l'acquittement des deux jeunes gens, ne retourne pas à sa patrie pour monter sur le trône de son père—ce qu'on attend d'après ce qui est dit au début du roman—mais au château de l'Ogre qui est plus lié à sa destinée, cela parle en faveur de l'hypothèse qu'il y a deux récits différents qui ont servi de base au roman. Martini parle aussi des lacunes d'un récit con-

¹ *Lambros*, op. cit. p. LXXVII.

servé dans un seul manuscrit et des changements que peut avoir eu le récit lui-même, dont le sujet sans doute était populaire et surtout chez le peuple devait trouver une large faveur¹. Et M. Kriaras, en parlant que le recouvrement de la jeune fille s'est effectué d'une autre façon que celle que présentent les contes, dit que l'auteur ici a fait une création indépendante, à moins qu'il n'eût suivi un modèle inconnu².

Philès qui a passé toute sa vie dans la plus grande misère et qui ne recula devant aucune flatterie, pas même la plus crasse, pour attirer l'attention des puissants et gagner son pain quotidien, rappelle à ce point de vue Théodore Prodromos d'une époque précédente. Ce sont surtout les membres de la famille impériale qui furent l'objet de son encensement, et parmi eux le prince Andronic Paléologue figure, cousin de l'empereur Andronic II. Ce prince qui avait fait une carrière militaire était un homme pieux qui s'occupa de problèmes religieux. Il a composé un «Dialogue contre les Juifs»³ et un poème «Sur le bien et le mal»⁴, le premier signalant un bon théologien byzantin et le second étant une œuvre morale sans originalité qui appartient à la littérature ascétique.

Il est naturel que Philès a voulu donner un sens moral à une œuvre composée par un prince qui paraît avoir été un homme sérieux et qui a apparu comme écrivain théologique. Mais on se demande comment ce prince a pu écrire une œuvre si éloignée de ses intérêts religieux et moraux telle que notre roman, où Dieu n'est nommé qu'une fois (v. 2603). On peut présumer qu'il a composé un conte en y cachant une tendance moralisante qu'a développée encore Philès. Et puis on attend que, si un prince de

¹ «...alle lacune esistenti in un racconto che c'è stato conservato in un unico manoscritto, ed alle alterazioni che può aver subito questo racconto medesimo, il cui *substratum* è certamente popolare e che soprattutto nel popolo dovette incontrare un largo favore?» Martini, op. cit. p. 464.

² Πρέπει επίσης να τονιστή ότι ή ανάκτηση της γυναίκας στο μυθιστόρημα γίνεται με τρόπο που διαφέρει έντελώς από τον τρόπο των παραμυθιών. Έδώ ο ποιητής κατά ένα τρόπο δημιουργεί αυτότελως—έκτός αν ακολουθή άγνωστο πρότυπο. Kriaras, op. cit. p. 24.

³ E. Martini, *Manuelis Philae Carmina inedita* dans *Atti della r. accademia di archeologia lettere e belle arte*, Vol. XX (Supplemento), Naples 1900, p. 22, 84. Cfr. Pichard, op. cit. p. XXVI suiv.

⁴ Pichard, op. cit. p. XXIX suiv.

la maison impériale avait écrit notre roman, son nom y figurerait d'une façon ou autre. C'est vrai que dans les romans médiévaux en grec populaire les noms d'auteur ne sont pas indiqués, mais quand il s'agit d'un auteur de si haute naissance que le prince Andronic, il serait naturel de rencontrer son nom ou une allusion à la haute situation de l'auteur afin de signaler et propager aux lecteurs une œuvre, dont le mérite littéraire et artistique devrait monter en valeur d'après la situation de son créateur. Il est également étonnant que le prince nulle part ailleurs ne soit nommé comme auteur d'un livre si grand et si étendu tel que le roman de Callimaque, qui, par sa composition et ses belles parties indiquent un talent littéraire, sans doute a joui d'une grande popularité à cette époque.

Quelques éléments qui se trouvent dans notre roman trahissent des connaissances assez approfondies de la culture byzantine, surtout de son art raffiné, et des us et coutumes en Byzance, p. ex. la description du château de l'Ogre qui correspond à ce que nous savons des palais et des grandes demeures de la capitale de l'Empire¹, l'exposé des rapports des eunuques avec leur style de chancellerie, la scène devant le tribunal avec le discours de Chrysorrhôé et la déclaration de Callimaque. Ces éléments semblent indiquer que l'auteur du roman est un homme bien versé dans le grand monde de Byzance. Mais cela n'est pas une preuve que le prince Andronic en soit l'auteur. Il peut aussi bien être un homme de cour ou un dignitaire de l'Empire. Nous savons que Eumathios Macrembolitès, l'auteur du roman «Hysmini et Hysminias», était un grand fonctionnaire, que Théodore Prodromos, l'auteur du roman «Rhodanté et Chariclès», avait des relations assez intimes avec la cour impériale, et que Théodore Méli-teniotès, l'auteur du roman allégorique «Sur la Tempérance» ou «A la Sagesse», était Grand-Sacellaire de Sainte-Sophie, c'est-à-dire premier intendant de la Grande Eglise.

¹ *M. Lavagnini*, op. cit. p. 36, remarque que les salles désertes et ornées rappellent le château, où fut logée Psyché dans le conte d'Apulée, dont il existait des versions grecques; et M^{me} *Sophie Antoniadis* (Héliénisme contemporain 1954, p. 359), dans la description des monstres qui gardaient les portes du château, est disposée à voir un souvenir de la Gigantomachie de Pergame; le silence qui régnait dans le château rappelle le manque de tout souffle de vie qui caractérise les ruines.

Il est impossible de tirer quelques conclusions de la langue du roman. Mais il serait étonnant, si le prince Andronic qui s'adonnait aux études de la littérature théologique, où la langue ancienne prédominait, s'est donné la peine de composer ce roman allongé en langue mixte, où la langue vulgaire prend la première place. D'autre part, un homme de cour ou un grand fonctionnaire pourrait facilement se livrer à ce jeu pour plaire aux dames de la haute aristocratie de Byzance qui demandait pour lecture une langue moins archaïsante que celle des romans antérieurs.

Nous n'avons voulu que remarquer, qu'on ne peut encore d'une façon décisive affirmer qui est l'auteur du roman de Callimaque et Chrysorrhôé. Qu'il puisse être identique avec Andronic Paléologue, c'est une supposition qu'on ne peut absolument réfuter, mais qu'il soit permis d'en révoquer la certitude. Nous avons également supposé quelques couches antérieures de ce roman. Évidemment c'est une hypothèse impossible à prouver et on se perd dans des conjectures. Ce qui est dit ci-dessus doit être considéré comme une contribution à une discussion qui ne paraît pas encore close, et il faut espérer que de nouvelles découvertes et recherches pourront apporter plus de lumière à cette question.

Stockholm

BÖRJE KNÖS